



**Sous réserve de modifications. Seul le texte prononcé fait foi.**

**Le discours on-line:**  
**[www.bundespraesident.de](http://www.bundespraesident.de)**

page 1 de 4

## **Discours**

**prononcé par Monsieur Joachim Gauck,  
Président de la République fédérale d'Allemagne,  
à l'occasion de sa visite  
du Mémorial du Vieil Armand (Hartmannswillerkopf),  
en compagnie de Monsieur François Hollande,  
Président de la République française,  
le 3 août 2014 en France**

Aujourd'hui, à l'occasion du centenaire de la déclaration de guerre de l'Empire allemand à la France, nous commémorons, ici au Hartmannswillerkopf, l'une des époques les plus terribles et les plus sombres de notre histoire commune. Nous rappelons cette époque à notre souvenir dans un endroit qui, comme bien peu d'autres, symbolise l'absurdité et l'horreur de ces années. Nous commémorons les morts, les disparus et les blessés des deux côtés. Nous déplorons leur perte et honorons leur mémoire. Ils ne sont pas oubliés.

Ce ne sont que quelques kilomètres carrés, quelques mètres de dénivélé sur lesquels des dizaines de milliers de soldats, des dizaines de milliers d'hommes se sont mutuellement épiés et guettés, attaqués et pourchassés, tués à l'arme à feu et à l'arme blanche. Sans parler de tous les blessés et de tous les infirmes – marqués à vie, pour la plupart. En avril 1915, l'un de ceux qui furent au Hartmannswillerkopf écrivait à ses proches : « ...en cet endroit où tout était si paisible et si beau, il a fallu que les hommes maléfiques mus par la discorde s'entretuent et s'anéantissent les uns les autres ! – Ah, comme ce sera merveilleux lorsque ces collines bleues auront retrouvé la paix !! »

Le Hartmannswillerkopf fut une boucherie. Aujourd'hui encore, on le surnomme le mangeur d'hommes. Mais ce n'est pas cette colline qui a exterminé et mangé les hommes. Ce sont les hommes eux-mêmes qui ont littéralement essayé et déployé tous les moyens pour

RESPONSIBLE	Ferdos Forudastan
ADRESSE	Bundespräsidialamt 11010 Berlin
TÉL / FAX	+49 30 2000-2021/-1926
COURRIEL	presse@bpra.bund.de
INTERNET	www.bundespraesident.de

s'exterminer mutuellement. C'est bien l'homme et lui seul qui est capable d'agir de manière inhumaine.

Il nous est difficile, ici et maintenant, de nous représenter ne serait-ce qu'approximativement ce que l'on qualifia d'enfer sur terre à l'époque de la Grande Guerre. Ici, dans l'un des plus beaux paysages que l'on puisse imaginer, ici, dans l'ancien cœur de l'Europe, ici, l'Europe a trahi ce qui faisait ses valeurs, sa culture, sa civilisation.

Pour être honnêtes, nous devons bien nous avouer qu'au plus profond de nous-mêmes, nous sommes stupéfaits et désemparés face à ce que la narration historique rapporte comme étant réel et avéré. Nous n'arrivons pas à croire, et encore moins à imaginer, le fanatisme qui, en ces lieux, présida à la volonté de destruction, tout comme à la propension à l'autosacrifice.

Force est de le constater aujourd'hui, ce fanatisme résultait d'un terrible aveuglement intellectuel et moral. Tous ceux qui, à cette époque, se battirent ici ou ailleurs, pensaient faire ce qu'il fallait faire. Tous pensaient que le massacre mutuel était justifié. Et que même sous cette forme moderne et industrialisée, la guerre était la seule issue pour faire respecter la juste cause nationale. Pensant être du côté de la culture et de la civilisation véritables et croyant les défendre contre l'ennemi, tous contribuèrent, ensemble, à détruire très précisément cette culture et cette civilisation. L'ancienne Europe qui venait tout juste, à la Belle Époque, de connaître ce formidable essor auquel nous ne pouvons plus vouer qu'une admiration nostalgique, sombra dans la barbarie – entraînée par un nationalisme exacerbé qui sema la misère et l'anéantissement.

Le concept de nation est précieux, où pourrait-on le savoir mieux qu'en France. Mais il peut également être exacerbé et poussé à l'extrême. En tant que tel, il nous a fait entrer en guerre, nous les Allemands, à deux reprises et, par deux fois, nos peuples se sont dressés l'un contre l'autre.

Les Alsaciens et les Lorrains en ont fait l'expérience particulièrement tragique. Nombre de batailles et de combats de tranchées se sont déroulés ici, pendant des années, dans cette ancienne région frontalière d'échanges et de passage. Aujourd'hui encore, le paysage en porte les cicatrices. Les Alsaciens et les Lorrains ont eu le sentiment d'être le jouet des vicissitudes de l'histoire. Prendre au sérieux les souffrances qu'ils ont traversées fait partie du travail de commémoration.

Pendant longtemps, il aurait été inconcevable que la France et l'Allemagne puissent devenir des voisins confiants qui entretiendraient des relations amicales. Sachant que l'Allemagne a envahi la France lors de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, nous, Allemands, ne saurions interpréter cette réconciliation autrement que comme un

cadeau. Et nous tous ne saurions éprouver autre chose que de la gratitude pour l'immense œuvre de réconciliation lancée par les représentants de cette génération qui, peu de temps auparavant, se considéraient encore comme des ennemis héréditaires. Charles de Gaulle et Konrad Adenauer symbolisent cette amitié que l'Allemagne et la France ont désormais la possibilité de cultiver.

Dans ma propre histoire familiale, je peux observer l'évolution dramatique de la relation à la guerre et à la paix tout comme à l'ennemi présumé. Tous mes ancêtres de sexe masculin ont fait la guerre à une ou deux reprises. Moi-même, mes fils et petits-fils n'avons plus traversé cette expérience marquante. Tous mes ancêtres ont vécu avec la certitude suivante : les ennemis héréditaires existent. Rien de tel chez mes enfants et petits-enfants. Dans mes jeunes années, nous avons à la maison ces ouvrages dits patriotiques dédiés aux héros de guerre, aux héros des sous-marins, à la Flotte ou encore aux célèbres pilotes de chasse allemands. Au même âge, mes enfants, à commencer par mon fils aîné, n'ont plus été en contact avec tout cela. Une pensée nouvelle et une mémoire nouvelle ont fondamentalement transformé l'ancienne Allemagne. Dans la nouvelle Allemagne, le terme d'ennemi héréditaire produit l'effet d'une expression archaïque – façonnée à une époque pré-moderne, lorsqu'un nationalisme forcé se refusait à reconnaître les points communs de la civilisation européenne.

Nous avons compris, définitivement j'espère, que la nation peut être importante en tant que patrie et en tant que référence pour l'identité et l'appartenance, sans que nous ne ressentions, ou ne devions prouver, quelque supériorité que ce soit sur les autres.

L'Europe commune et les institutions européennes communes ne sont pas un caprice de l'histoire. Elles incarnent les leçons de l'histoire, transformées en institution. Elles nous prémunissent de l'égarement et de la corruption. L'un des grands défis du présent et de l'avenir sera de rappeler encore et encore le sens profond et tout bonnement vital de ces institutions européennes communes, et de l'ensemble de notre politique européenne commune. La société civile y contribue constamment. À cet égard, j'éprouve de la reconnaissance pour le travail de longue haleine de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse, dont les représentants sont présents aujourd'hui.

Les journées commémoratives comme celle d'aujourd'hui sont importantes. Il faut avoir du recul pour prendre la mesure du long chemin que nous avons dû parcourir en Europe afin d'arriver là où nous sommes aujourd'hui. Par contraste avec la guerre de 1914, nous pouvons affirmer que nous avons appris, à travers nombre de leçons douloureuses, à transformer la divergence en diversité. Nous avons appris à métamorphoser l'antagonisme en complémentarité.

Voilà pourquoi nous voulons sans cesse renouveler notre engagement à ne pas nous départir de la volonté politique qui transforme les ennemis d'hier en partenaires et en amis d'aujourd'hui. Nous voulons nous engager à rester fidèles à l'Europe de la diversité, tout en continuant d'y travailler sans relâche. Nous voulons nous engager à ne pas nous laisser aller aux solutions de facilité en cédant aux courants populistes qui agitent les esprits à bon compte avec des mots d'ordre anti-européens.

Il est vrai que l'Europe est un projet difficile. Mais les générations qui nous ont précédés – c'est-à-dire ces ancêtres qui combattirent sur les champs de bataille ici au Hartmannswillerkopf, ou encore sur la Marne et à Verdun – auraient bien aimé avoir nos difficultés. Nous pouvons faire face à nos difficultés conjointement, nous pouvons travailler à un projet historique qui n'a plus ni vainqueurs, ni vaincus, et dans lequel tous peuvent gagner, ensemble. Seulement ensemble.

L'Europe a une longue histoire, mais cette histoire est principalement rapportée à travers les différentes histoires des nations et des peuples, des pays et des régions. Nous n'avons pas encore vraiment appris que le récit de notre histoire européenne peut également être le récit d'une histoire commune. Nos différences ne résident pas seulement dans la diversité de nos langues européennes : elles se situent aussi dans le regard que nous portons sur nous-mêmes, sur l'autre et sur le monde.

Voilà la raison pour laquelle je suis heureux de poser, aujourd'hui avec le président Hollande, ici au Hartmannswillerkopf, la première pierre d'un mémorial franco-allemand commun.

En déployant la patience nécessaire pour nous familiariser avec les points de vue et les perspectives de narration de l'autre, nous apprendrons toujours mieux à être solidaires les uns des autres. Le nouveau mémorial pourra y contribuer.

Le XX<sup>e</sup> siècle sanglant ne doit pas être une vaine mise en garde. En continuant à apprendre les uns des autres et les uns avec les autres, nous poursuivrons notre dialogue avec l'autre et bâtirons ensemble une culture de la confiance, pour un présent et un avenir de paix et de liberté – dans toute l'Europe.